



История США
63.3(7США)

Внутренняя политика,
внутреннее положение
66.3

Б В

А

Л

З И К

История
полити
мысли
России и СС
66.1(2)

Ю

L'ART DE LA GUERRE

Я

Zakhar Prilepine était un romancier engagé, debout face à Poutine. Et puis, il a changé de camp. Jusqu'à aller faire la guerre en Ukraine avec les miliciens séparatistes prorusses. Drôle d'histoire, drôle de bonhomme.

PAR PIERRE BOISSON ET LUCAS DUVERNET COPPOLA, À MOSCOU / PHOTOS : ALEXANDER ANUFRIEV POUR SOCIETY



Décidément, cette phrase ne veut pas sortir. "Kiev a -tadaaaaaam- officiellement reconnu la Russie comme..." Silence. Reprise. "Kiev

a -tadaaaaaam- officiellement reconnu la Russie comme un pays agresseur, donc nous sommes..." Encore un silence. "Nous sommes tous, chers compatriotes, des agresseurs, ce en quoi je vous félicite..." Depuis une vingtaine de minutes, la voix de Zakhar Prilepine résonne dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale Tourgueniev de Moscou, mais sa langue ne cesse de fourcher. Il ne montre pour autant aucun signe d'impatience ou de nervosité. Il a l'air de faire son travail. Devant lui s'agitent des jeunes Russes, des réalisateurs, preneurs de son ou cameramen de la chaîne de télévision NTV, l'un des canaux privilégiés de la propagande du Kremlin. Il y a des filles aux cheveux courts, des jeunes tatoués, des casquettes et des piercings. Zakhar Prilepine est, lui, en habits militaires, crâne rasé et chemise boutonnée jusqu'au cou. À mi-voix et en accéléré, il relit son script. Derrière lui, inscrit sur un tableau noir d'écoliers: "Le cirque pendant la guerre."

Devant, sur la table de lecture éclairée par une lampe de banquier en laiton, se trouvent, soigneusement disposés, ou plutôt soigneusement mis en scène: un revolver dans son étui, une cartouchière, une gourde militaire, des balles qu'il réajuste lui-même, un passeport russe et deux drapeaux. L'un ukrainien, l'autre américain. "Encore une fois, Zakhar." Des yeux se lèvent au ciel. "En fait, la loi adoptée à Kiev n'a pas d'importance. Dans l'espace, des astres portent des noms russes. On pourra toujours passer une loi sur la désoccupation de ces planètes..." Zakhar

Prilepine rythme désormais ses phrases par de légers hochements de tête, et les ponctue en plissant les fossettes de ses joues, avec un faux air de Tony Soprano. Il sourit, mais c'est un sourire de caméra.

Zakhar Prilepine n'est pourtant ni un propagandiste ni un militaire, ou alors pas seulement. Il est d'abord un écrivain. Il a vendu 150 000 exemplaires de son dernier livre en Russie -ce qui est considérable pour ce fragile marché-, et ses livres s'exportent aux quatre coins du monde. La France, notamment, s'en est entichée dès ses débuts, le proclamant "étoile montante de la littérature russe". C'était il y a maintenant plus de dix ans. Depuis, il a publié six romans et recueils de nouvelles, s'est essayé au cinéma et à la musique. "La vie est énorme, justifie-t-il, boulimique. Et plus tu fais, plus tu as l'impression que des choses s'ouvrent à toi!" Il revient cette fois avec *L'Archipel des Solovki*, fresque immense (832 pages, chez Actes Sud) et vertigineuse. Il y conte l'histoire d'Artiom, déporté au goulag pour avoir, apprendra-t-on, tué son père. Sur ces îles proches du cercle polaire dont on ne s'évade pas, devenues le symbole de la logique concentrationnaire soviétique, le jeune homme tente de survivre. C'est une tâche compliquée dans un monde où la mort rôde partout, même dans les histoires d'amour, et où il n'y a ni bons ni méchants, où les victimes deviennent des bourreaux et inversement. Le livre est né à la suite d'un voyage aux Solovki. À son retour, Prilepine a compris que ce sujet ne pouvait "pas [lui] échapper". Lui qui n'avait cessé dans chacun de ses romans de triturer les questions de la souffrance de la Russie, de son essence, de ce qu'est l'homme, ou l'âme, ou la patrie russe, a en effet trouvé aux Solovki un "nœud"

de l'histoire. Dans cet archipel, le pouvoir soviétique a voulu donner naissance à des hommes nouveaux, en réduisant ses parias par le travail. L'expérience a tourné au cauchemar concentrationnaire, et les Solovki sont devenus un modèle réduit à l'image de la société russe. C'est elle qui intéresse Prilepine. Au goulag, Artiom rencontre des prêtres, des brigands, des poètes, des officiers de l'armée blanche et de l'armée rouge, des intellectuels et des affamés. Lui est un jeune homme de la classe moyenne qui n'a pas fait d'études, mais qui a lu de la poésie. Toute la Russie est là, et Prilepine l'observe à travers les yeux de son héros. Il en a conclu que son pays s'écarte des deux projets européens, "celui du temps linéaire et celui du progrès", auxquels il ne croit pas. "On voit que l'Europe court vers l'apocalypse, alors que la Russie tourne autour", estime-t-il. Il ajoute: "L'Archipel est mon roman le plus autobiographique."

Staline, Bruce Lee et le Velvet Underground

La part d'autobiographie, dans ce roman comme dans tous les autres, se trouve dans les personnages. Ceux que Prilepine veut comprendre et mettre en scène ne sont pas des héros, ce ne sont pas non plus ceux auxquels était habituée la littérature russe,

"On voit que l'Europe court vers l'apocalypse, alors que la Russie tourne autour"

ce sont des gens comme lui. Des paumés, des poètes sans le sou qui récitent des poèmes de poètes oubliés, des banlieusards, des taulards, des provinciaux qui rêvent de départ. Des outsiders. *“J’ai amené dans la littérature des personnages qui étaient totalement ignorés, se félicite-t-il. Ce sont les gens que la nouvelle noblesse, cette bourgeoisie libérale qui décide de tout depuis 1991, ne veut pas connaître, dont elle a peur, et qu’elle rencontre par hasard quand elle voit des personnes ivres à l’entrée des immeubles ou dans les rues de petites villes. Mais pour moi, ce sont des gens faciles à comprendre car c’est mon milieu, mes parents, ma famille, ma femme.”* Avant d’être un écrivain à succès, avant de brandir ce crâne rasé, Prilepine a lui aussi été un jeune Russe de province. Il portait les cheveux longs d’un côté, rasés de l’autre, des jeans et des pulls à motifs, une croix orthodoxe à l’oreille gauche, peut-être déjà rebelle et conservateur, mi-punk, mi-dandy. Il vivait à Nijni Novgorod – à 400 kilomètres de Moscou – et rêvait de plus. Alors est venue l’heure du train pour la capitale. Sur le quai, il a fumé une cigarette. Une cigarette Dallas. C’était la fin des années 90. Zakhar dit qu’il n’est pas très *“porté sur les effusions intérieures”*. Un mensonge, vraisemblablement. *“Je savais très bien qu’une nouvelle vie commençait pour moi. J’avais 28 ou 29 ans, je n’avais pas un rond, personne ne me connaissait. J’étais un provincial, sauvage, je n’avais jamais vu de ma vie un écrivain ou un musicien vivant. J’avais des chaussures, un jean, un blouson bon marché, quelques pièces en poche, et je me rappelle être entré dans des bureaux où il y avait des journalistes très branchés. Ils étaient plus jeunes que moi, et de leur fenêtre on voyait le Kremlin et la place Rouge. De mes chaussures coulait de l’eau. J’étais debout, avec mes chaussures sales, dans une flaque d’eau, et ils me regardaient comme un sauvage qui vient de la campagne profonde. Je me souviens d’eux tous.”*

Prilepine est venu à Moscou parce qu’il a lu dans le fanzine *Limonka* l’appel d’un certain Edouard Limonov, qui invitait alors tous les jeunes perdus de la Russie perdue à le rejoindre pour une grande aventure contre-culturelle et politique. Le gourou écrivain redécouvert par Emmanuel Carrère venait de fonder le Parti national-bolchevique, une mixture rouge-brun dont Prilepine est devenu membre et dont il deviendra le responsable pour la région de Nijni Novgorod. À l’époque, ils sont des milliers de jeunes comme Zakhar à accourir. Ces *“nasbol”*, comme les appelle le chef Limonov, se retrouvent devant la porte blindée d’un bunker de la station Frounzenskaïa. Dedans, les murs sont tapissés d’affiches de Staline, de Bruce Lee et du Velvet Underground. *“On était 200, 300, on dormait là, ensemble, dans la même pièce, rejoue l’écrivain. On a compris que dans chacune des 80 régions*

russe, il y avait des jeunes gens fous comme nous qui détestaient ce qui se passait.” Le pays est en ruines, dépouillé par les gangsters et futurs oligarques, et Prilepine ne pardonnera jamais aux vautours. Mais il comprend aussi que c’est une époque où tout est possible. Y compris de devenir écrivain. Et pourquoi écrivain, d’ailleurs? Zakhar Prilepine répond en parlant de son père, professeur d’histoire, né à la campagne, un homme grand, fort, un dur qui jouait de l’accordéon et aimait la sculpture. *“Adolescent, il était déjà peintre, musicien, mais il n’est pas entré aux Beaux-Arts, il est devenu instituteur. L’été, il faisait des travaux de réparation dans le bâtiment pour gagner de l’argent. Ce n’était pas un homme réalisé, c’est pour ça qu’il a bu toute sa vie. Il est mort à l’âge de 47 ans, et je vais vous parler de sa mort avec une métaphore. Deux personnes, un homme et son enfant, marchent sur une rivière gelée. À un moment, la glace commence à craquer et ils tombent tous les deux dans l’eau. L’homme sort son enfant de l’eau froide et le jette très, très loin de la glace, et en le faisant, il s’enfonce encore plus profondément dans l’eau. Mon père m’a jeté en me disant de faire ce qu’il n’avait pas pu faire.”* Prilepine dit qu’il n’aime pas parler de lui, mais il n’est jamais meilleur que lorsqu’il parle de lui-même. Dans ses livres, ses histoires ressemblent à celle de son père. Ce sont des histoires à la fois comiques et tristes à mourir. Des histoires d’hommes sur la brèche, confrontés à des situations extrêmes qui révèlent leur nature profonde et les amènent à réfléchir sur les grandes questions de la vie. *“Ce qui m’intéresse, explique-t-il, ce sont les moments où des gens adultes et raisonnables se réunissent et vont quelque part où leur vie peut s’arrêter à un moment donné.”* C’est le goulag, donc, dans *L’Archipel des Solovki*; la Russie déchirée par les années 90 dans *Des chaussures pleines de vodka chaude*; les groupuscules d’extrême gauche révoltés par le délitement social dans *San’kia*; ou la Russie campagnarde et misérable dans *Une fille nommée Aglaé*. *“Il écrit dans une langue à la fois très contemporaine et très russe, et il a un talent incomparable pour rendre les situations”*, situe Michel Parfenov, chef d’édition de la collection *“Lettres russes”* chez Actes Sud, qui publie la majorité de ses œuvres en France. Dans son livre *Limonov*, Carrère disait de lui qu’il était un *“excellent écrivain, sérieux et tendre, qu’on pourrait, pour situer, rapprocher de Philippe Djian à ses débuts – mais un Philippe Djian qui aurait été à la guerre”*.

Zakhar Prilepine est allé à la guerre. Et pas à n’importe quelle guerre: celle de Tchétchénie. C’était en 1996, il venait d’avoir 20 ans, il sortait de son service militaire et il s’est engagé. *“Volontaire”*, rappelle-t-il aujourd’hui. De ses batailles, et de celles menées encore en 1999 au Daghestan, Prilepine a tiré son premier



Avant l’enregistrement de son émission de télé.

roman, *Pathologies*, qui lui vaudra sa première traduction internationale en France. *Pathologies* se conclut sur le meurtre d’un ennemi au couteau, et une épitaphe. *“Je ne pleure pas, je continue à regarder le plafond, les yeux secs. Je ne demande pardon à personne, pour aucun de mes actes.”* Les 20 années suivantes, Prilepine a mené une autre guerre encore, dans la foulée de Limonov, contre le libéralisme, la corruption, la déliquescence, le pouvoir. Fidèle à ses copains, qu’il a vus détruits par la politique de Poutine. *“Poutine est un système, et tout le système doit être changé. Le pays doit être sorti de l’état de gel politique. Pour cela, nous avons besoin d’un Parlement libre, d’une discussion, d’une presse indépendante”*, déclare-t-il en 2010. En 2012, il participe aux mouvements de protestation massifs et demande à nouveau la démission de Poutine. Et puis, dans une interview, le 1^{er} octobre 2014, il annonce une *“trêve personnelle avec le pouvoir”*. Car Prilepine partage avec Vladimir Poutine, comme avec Limonov d’ailleurs, le même traumatisme de la chute de l’Union soviétique. Et, comme eux, il vit prisonnier de l’idée d’une grande Russie éternelle. Voilà



“Limonov est un très grand écrivain qui rêvait d’être un militaire professionnel. Il n’a pas réussi et moi je l’ai fait, avec facilité”

ses quatre enfants. Sur les photos de famille, il pose toujours au centre, enserrant les quatre têtes blondes dans ses gros bras. On pourrait le prendre pour un Américain du Midwest. Est-il contraint par le pouvoir de jouer la propagande? C’est une hypothèse. Prilepine assure en tout cas que Poutine est au fait de sa présence dans le Donbass. Hors de son camp, son rapprochement avec la ligne du Kremlin l’a isolé de tous. Sa défiance vis-à-vis de la bourgeoisie s’est transformée en amertume, qui est devenue une haine de l’élite. *“Je n’ai aucun contact avec ces gens-là, vilipende-t-il. Ça fait déjà cinq ou sept ans que je n’ai pas vu ces représentants de la bourgeoisie. Cela fait longtemps que je n’ai pas côtoyé d’hommes d’affaires ni mes amis écrivains.”* Pour le reste, il élude toujours les questions sur la guerre en demandant pourquoi, si Byron a fait la guerre, si Saint-Exupéry et Hemingway ont fait la guerre, lui, Zakhar Prilepine, n’aurait-il pas le droit de la faire à son tour? Son quotidien dans le Donbass, il le banalise en parlant d’*“un travail comme les autres”*, où on prend son café, on tire un peu à la mitrailleuse, et puis on rentre chez soi. *“Quand je suis parti là-bas, j’ai regardé ma famille et je me suis dit: ‘Je les vois pour la dernière fois’, reprend-il. Après, j’ai compris que cette peur disparaissait quand tu voyais la guerre comme un boulot. Pour moi, c’était la norme d’aller à la guerre. Le monde est organisé de telle façon que périodiquement, les hommes font la guerre. Ceux qui veulent la font, ceux qui ne veulent pas ne la font pas.”* Alors peut-être que Zakhar Prilepine n’a pas changé de camp et qu’il a simplement toujours été dans celui de la guerre, puisqu’il ne cesse d’en vanter les mérites, comme un poète futuriste. *“J’aime être avec les gens sur le front, mener cette vie, dit-il. Là-bas, tout est beaucoup plus réel qu’ici. Vous savez, Limonov est un très grand écrivain qui rêvait d’être un militaire professionnel. Il n’a pas réussi et moi je l’ai fait, avec facilité. Quand il était à Paris, Limonov aimait porter un manteau militaire. Moi, je peux me permettre de ne pas en porter à Paris.”* Au moment où il le dit, Zakhar Prilepine porte en effet un pull noir uni et des chaussures de montagne. L’instant d’après, il part se changer avant de s’installer devant les caméras. Il revient habillé en treillis militaire et en rangers. ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR PB ET LDC

pourquoi Zakhar Prilepine soutient l’invasion de la Crimée, puis la guerre menée en sous-main en Ukraine. Pour le dire simplement, il change de camp. Il organise d’abord une collecte de fonds pour l’aide humanitaire dans le Donbass, écrit quelques articles sur la situation puis, à l’automne 2016, il s’y installe. Comme soldat, cette fois. Limonov avait fanfaronné avec la guerre, il avait fait mine d’y jouer. Le combat de Prilepine est peut-être tout aussi gaguesque, mais il est moins drôle. Combattant avec les milices séparatistes prorusses qui ont pris le contrôle de l’autoproclamée “République populaire de Donetsk”, il y commande un bataillon. Il a frayé avec les controversés chefs de guerre Givi et Motorola, assassinés depuis. Il aurait 200 hommes sous ses ordres, et n’en est pas peu fier. *“J’ai lu beaucoup de livres, louvoiet-il. J’ai lu tout Tolstoï, ça m’aide à gérer mes limites, à diriger les gens qui m’entourent.”*

“C’est la norme d’aller à la guerre”

Dans la bibliothèque municipale Tourgueniev de Moscou, Zakhar Prilepine continue docilement son numéro de marionnette au

service de la propagande d’État. Voilà deux ans qu’il n’a plus écrit, ou pas grand-chose. Quelques poèmes en hommage à Motorola, qu’il décrit aussi en héros dans ses cahiers de guerre, *Ceux du Donbass: chroniques d’une guerre en cours*, qu’Actes Sud a refusé de publier et qui sont sortis aux Éditions des Syrtes le 15 février dernier. *“Il n’a plus rien en chantier”*, atteste Michel Parfenov, désolé. Bien sûr, Prilepine n’a pas perdu sa plume. Mais c’est un théoricien moins subtil que l’écrivain, capable, dans *“Plaidoyer pour le Donbass”*, de raconter s’être fait escroquer dans un aéroport par deux policiers ukrainiens véreux et n’avoir pas trouvé quelqu’un pour parler russe dans un bureau de change de Lviv, pour en conclure qu’*“au sein d’un peuple frère, gentil, bon, merveilleux, et dont le sang coule aussi dans [s]es veines, se sont infiltrés des êtres démoniaques”*. Comment l’auteur d’un livre comme *L’Archipel des Solovki* peut-il se retrouver à jouer cette farce-là? Zakhar Prilepine ne le fait sans doute pas pour la gloire, lui qui ne semble pas la mesurer à la puissance des projecteurs. À Donetsk, il vit de manière spartiate. Il y a fait venir sa femme et